

Eloge de Samuel Granges à Thomas Flahaut :

Il était assis, jambes nonchalamment allongées sur le petit muret au coin de la cour. Une capuche noire dissimulait son visage penché vers son écran de portable. Qui était cet inconnu étrange et un peu inquiétant ?

Et puis, il a levé la tête et nous avons découvert un visage jeune, empreint de douceur, avec un sourire invitant.

C'est ainsi que nous avons découvert Thomas Flahaut un matin de novembre, alors que nous quitions notre salle de classe pour nous rendre dans la petite maison au fond du jardin où se déroulerait la rencontre avec l'auteur des *Nuits d'été*.

Cette première impression reflète bien le livre que nous avons lu : à la fois âpre et plein de tendresse. Dès que l'on ouvre *les Nuits d'été*, contrairement à ce que le titre suggère, nous sommes heurtés par des odeurs, des bruits, des couleurs. L'usine nous agresse à coup de phrases brèves, haletantes comme le rythme effréné des Mirandas. Dans cet univers déshumanisant, les machines portent des prénoms et les hommes des polos dont la couleur traduit la fonction. Ils sont opérateurs, plus ouvriers, ils servent une machine, lui obéissent et la nourrissent lorsqu'elle a faim. L'usine moderne n'a plus rien de la poésie du film de Chaplin *les temps modernes*. Elle fracasse Thomas, l'étudiant en échec qui vient gagner quelques euros durant ces nuits estivales. Elle le réduit à un fantôme sans substance en seulement 14 jours d'une cadence terrifiante. Elle l'isole de son ami Mehdi, d'habitude si souriant, qui l'accueille d'une phrase sèche, sans un sourire, avant de retourner à sa machine comme englouti par un travail aliénant. Même s'il a partagé les bancs d'école et les jeux de l'enfance avec celui qui vient de pénétrer dans l'atelier bruyant et puant, il ne parvient pas à le regarder vraiment.

Pourtant ce roman, peinture d'un univers déshumanisé, offre aussi « un monument à ceux que j'aime », selon les mots de l'auteur. Un monument aux darons d'abord, qui se sont échinés pour offrir un avenir meilleur à leurs rejetons. Ce père, qui nous a tous émus à travers sa lettre adressée à son fils, lettre que Monsieur Flahaut aurait aimé recevoir de son propre père. Ces parents qu'on ne veut pas décevoir dans leurs attentes démesurées. Mais Thomas les trahit en échouant dans ses études. Louise, sa sœur, les abandonne aussi en entamant une carrière universitaire, en quittant leur monde de travail acharné. Mehdi, quant à lui, renie son père en refusant de vendre des poulets sur un parking d'hypermarché, choisissant de rester saisonnier ou intérimaire à l'usine. Mais chacun de ces jeunes témoigne à sa façon de la difficulté de vivre, de trouver un sens à l'existence dans un monde dominé par l'argent, ou son absence. Mehdi, en particulier, incarne tous les déboussolés, en mal d'avenir, lui qui met son existence au jeu de la vitesse et du shit, Mehdi avec qui on ferme le livre, une larme à l'œil.

Ce roman nous a bouleversé parce qu'il a été écrit par un auteur jeune qui décrit une réalité qu'il a expérimentée : Il a travaillé à l'usine, y a perdu 14 kg. Pendant ces semaines de labeur terrible, il nous a confié qu'il écrivait chaque jour, avant d'aller dormir et malgré l'épuisement, « pour rester humain ». Et *les Nuits d'été*, comme *l'Herbier d'usine* sont issus de cette expérience éprouvante et douloureuse. Ces mots dressés contre une société qui réduit Thomas, Mehdi, Romuald à des machines, produisant de la plus-value pour des gens qu'on ne voit jamais à l'usine.

Pour ce roman humain et tendre comme une nuit d'été, merci Monsieur Flahaut !